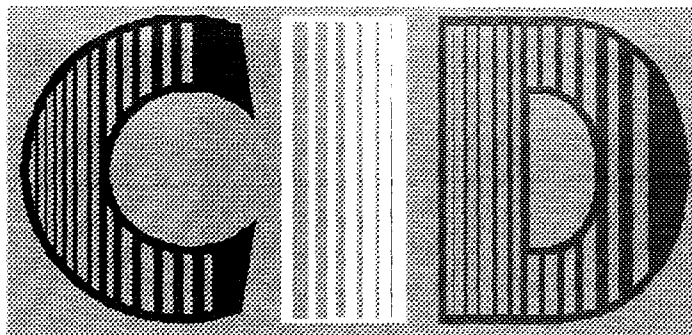


COLLEGE INTERARMEES



D E D E F E N S E

ETUDE PARTICULIERE A OPTION B05

La synergie interarmées

sous la direction du Colonel FRERE - Etat-Major des Armées

LCL DOR
CBA FOUBERT
CDT MOSMANN
CDT RIVES
CC TREHARD

Avril 1999

1. INTRODUCTION	3
2. LE NIVEAU OPERATIF A TRAVERS L'HISTOIRE	4
2.1 Les fondements théoriques	4
2.2 Le niveau opératif comme niveau de commandement	6
3. GENERALITES A PROPOS DE L'ART OPERATIF	8
3.1 Le niveau opératif	8
3.1.1 Généralités stratégiques	8
3.1.2 De la stratégie opérationnelle au niveau opératif	10
3.1.3 Le niveau opératif	10
3.2 L'art opératif	11
4. LES PRINCIPES DE L'ART OPERATIF	13
4.1 Outils	13
4.1.1 Les centres de gravité	13
4.1.2 Les points décisifs	14
4.1.3 Le point culminant	14
4.1.4 La sortie de crise	15
4.1.5 Les lignes d'opérations	16
4.2 Les principes	16
4.2.1 La synergie	16
4.2.2 La cohérence et la permanence	18
4.2.3 L'anticipation	18
4.2.4 L'équilibre	19
4.2.5 Le rythme	19
4.2.6 La liberté d'action	19
4.2.7 Le découpage des opérations	20
5. LA SYNERGIE INTERARMEES	22
5.1 Définitions	22
5.2 Concept, doctrine, compétence	22
5.3 Emploi des forces	23
5.3.1 Cohérence inter-niveaux	23
5.3.2 Cohérence intra-niveaux	24
5.4 Préparation des forces	25
5.4.1 Aspects économiques	25
5.4.2 Aspects humains	26
5.4.3 Aspects matériels	26
6. PROSPECTIVES	28
6.1 Joint vision 2010	28

6.2 Application au cas français	31
7. CONCLUSION	33
8. BIBLIOGRAPHIE	34

1. INTRODUCTION

Comme le montre l'analyse historique présentée en première partie de cette étude, les deux guerres mondiales de ce siècle ont consacré une nouvelle forme de conduite des campagnes militaires se situant à la charnière entre les niveaux stratégique et tactique: le niveau opératif.

La deuxième partie de ce document définit et situe le niveau opératif et introduit la notion d'art opératif. Ce concept, qui n'est pas directement lié au niveau du même nom, représente des outils et des principes généraux qui s'appliquent aussi bien à la planification qu'à la conduite des opérations militaires.

La dimension interarmées des conflits modernes conduit ensuite à décrire toutes les formes de synergie susceptibles d'améliorer l'efficacité de l'outil militaire pour l'emploi comme pour la mise en condition des forces.

Enfin, par extrapolation de la *Joint Vision 2010* américaine, nous livrons une vision prospective et interarmées des matériels et techniques à développer pour s'adapter à l'évolution des opérations militaires dans les dix prochaines années.

2. LE NIVEAU OPERATIF A TRAVERS L'HISTOIRE

2.1 Les fondements théoriques

La nécessité d'enrichir les domaines de la stratégie et de la tactique par un niveau d'action et de commandement intermédiaire qui relie et coordonne les deux, le niveau opératif, est estimé comme un phénomène typique des guerres entre les armées de masse modernes. Avant von Moltke, Clausewitz et Jomini parlaient à la rigueur parfois d'une « grande tactique » (Jomini) ou d'une « tactique supérieure » (Clausewitz).

A partir du XIX^e siècle, la dualité stratégie-tactique s'est trouvée remise en cause par la croissance continue des effectifs rendant nécessaire la multiplication des niveaux de commandement. Napoléon avait déjà expérimenté cette difficulté à la fin de son règne, lorsqu'il avait dû constituer, durant la campagne d'Allemagne de 1813, des armées confiées à des maréchaux incapables de les conduire : il ne lui était plus possible de diriger personnellement une dizaine de corps.

Le niveau opératif commence à s'esquisser en Allemagne à la fin du XIX^e siècle. Des auteurs comme Verdy du Vernois, von Falkenhausen, ont critiqué la focalisation des définitions de la tactique et de la stratégie sur la bataille et ont attiré l'attention sur les actions fondées sur le mouvement. Dans la pensée militaire allemande, les opérations recouvraient les mouvements de grandes formations aboutissant à la bataille. Mais c'est surtout le général Helmuth von Moltke (l'Ancien), chef d'état-major général allemand de 1858 à 1888, qui a influencé l'introduction du niveau opératif en Allemagne. Dans son essai « Sur la stratégie » en 1871, von Moltke traite de la politique, de la stratégie, des opérations et de la tactique et décrit les rapports entre eux. D'après von Moltke, la politique se sert de la guerre pour atteindre ses objectifs. Elle détermine le début et la fin de la guerre et pendant la guerre, elle

peut augmenter ses prétentions ou se contenter d'un succès plus modeste. Von Moltke attribue deux missions à la stratégie :

- D'une part, la stratégie doit fournir les moyens militaires pour le déploiement initial de la guerre. Pour remplir cette mission la stratégie est obligée de prendre en considération « les multiples réflexions politiques, géographiques et étatiques ». Les réflexions et planifications stratégiques sont ainsi reliées à des circonstances, dépassant le domaine strictement militaire, auxquelles la stratégie ne peut pas imposer librement sa propre volonté. Néanmoins, selon von Moltke il est possible d'élaborer les directives pour le déploiement initial avant le déclenchement de la conflagration.
- D'autre part, la stratégie est responsable de l'utilisation belliciste des moyens militaires fournis : « Il en va différemment avec la deuxième mission de la stratégie : l'utilisation belliciste des moyens fournis, donc avec les opérations. Ici, notre volonté rencontre très vite la volonté indépendante de l'adversaire. Certes, nous pouvons limiter celle-ci si nous sommes prêts à l'initiative et décidés ; mais nous ne sommes pas à même de la briser si ce n'est par les moyens de la tactique, c'est à dire par la bataille. »

Cette division de la stratégie abordée par von Moltke dans les notions de son époque peut être traduite pour nous aujourd'hui par les notions de stratégie militaire et de niveau opératif. Le niveau opératif prend ainsi la fonction charnière entre le but de la stratégie militaire d'un côté et ce qui est tactiquement faisable de l'autre. Dans ce sens, le niveau opératif ne peut pas totalement se libérer des contraintes politiques ou militaro-stratégique afin de faire la guerre seulement avec un regard sur ce qui est tactiquement faisable.

Dans l'esprit des militaires allemands la fonction du niveau opératif était ainsi de planifier et de conduire les opérations, c'est à dire les grandes manœuvres qui, à l'aide du succès tactique dans les batailles, atteignent les objectifs stratégiques. A partir des années 30 on voit apparaître en Allemagne la notion d'art opératif (« *operative Kriegskunst* ») qui remplace de plus en plus la notion des opérations.

Le concept d'art opératif est forgé par les théoriciens soviétiques dans les années 20. L'école soviétique part de l'idée que l'extension des fronts rend désormais impossible la destruction de l'ennemi par une bataille unique, celle-ci ne peut désormais être obtenue que par une série d'opérations successives liées entre elles. L'art opératif rétablit ainsi le lien entre la tactique et la stratégie, comme le dit Svechin : « Ainsi, la bataille est le moyen de l'opération, la tactique est le matériau de l'art opératif. L'opération est le moyen de la stratégie et l'art opératif est le matériau de la stratégie. » La particularité de la pensée soviétique est de prévoir un art opératif propre à chaque type de forces, y compris un art opératif des arrières.

En France, dans les années 60, le général Beaufre a fait la distinction, dans son « Introduction à la stratégie », entre les opérations et la bataille, mais il n'a pas intercalé de niveau opératif entre la stratégie et la tactique. D'après lui, les opérations sont « l'ensemble des dispositions et des manœuvres » destinées à « engager la bataille dans les conditions les plus favorables ». Après lui, le général Poirier a plaidé, dans « Les Voix de la stratégie », pour une opératique, « l'art de manœuvrer, sur les théâtres d'opérations, des formations de grands modules : groupes d'armées et front (en URSS) ».

Dans les années 80, le concept de l'art opératif commence à s'implanter dans la pensée militaire anglo-saxonne.

2.2 Le niveau opératif comme niveau de commandement

Même si von Moltke n'a pas créé un échelon de commandement supplémentaire, on peut constater que, de facto, le bureau d'opérations de l'état-major général prend cette fonction. La victoire par l'encerclement de Sedan par von Moltke a fait que le principe des « opérations » est devenu un des pilier de la pensée opérative de l'état-major général allemand. La situation géostratégique de l'Allemagne — le risque d'être obligé de faire la guerre contre plusieurs Etats voisins en même temps — a eu pour conséquence de prévoir une guerre contre des ennemis supérieurs en nombre. Le moyen pour contrer ce désavantage

stratégique était le concept des « opérations ». Au niveau opératif on pourrait rassembler « les bonnes troupes au bon moment au bon endroit ». Ainsi il était possible de contourner d'une manière opérative le mauvais rapport de force stratégique par des manœuvres plus rapides. Le « plan Schlieffen » en était la conséquence.

La première guerre mondiale voit apparaître des niveaux de commandement opératif : Avec la création du « commandant supérieur Est » l'état-major général allemand a créé un grand quartier général chargé des opérations sur le « théâtre d'opérations » Est. En France, dès 1915, ont été créés des groupes d'armées, ce que le colonel Foch avait déjà demandé dans « Des Principes de la guerre » : « L'armée comme le corps d'armée sont aujourd'hui des unités subordonnées. On n'a pas à y créer, à y faire de l'art, mais simplement à exécuter : il faut encore monter plus haut et étudier le fonctionnement d'un groupe d'armées. »

Malgré l'échec du « plan Schlieffen », on a tenu au concept des « opérations » dans la pensée militaire allemande entre les deux guerres. Pendant la deuxième guerre mondiale, le principe de la « guerre éclair » en est la preuve. Le but de ce principe était de vaincre rapidement l'adversaire par une opération décisive. Le moyen pour cela était de concentrer les forces — de préférence les chars et les avions de combat — afin de réaliser une percée, puis d'encercler l'adversaire. En Allemagne, le niveau de commandement opératif est devenu une constante avec la création d'un « commandant supérieur » pour chaque front ou théâtre d'opérations. C'était le niveau auquel a eu lieu la coordination interarmées, presque toujours avec l'armée de l'air, parfois avec la marine (campagne en Norvège). Ainsi, le niveau opératif a reçu une fonction charnière supplémentaire - celle entre les armées !

Pendant l'ère de la guerre froide, la compréhension du niveau opératif s'inscrivait pour la plupart des pays occidentaux dans le cadre de l'OTAN. La défense de l'Europe occidentale étant le seul scénario, on a fait la liaison entre la structure intégrée de l'OTAN et le niveau opératif. Ainsi, à partir des années 80, on attribuait le commandement opératif aux commandements de l'OTAN dont les commandants sont les Commandants subordonnés au commandement suprême Europe (Major Subordinate Commanders - MSC) ou les Commandants subordonnés de l'OTAN (Principal Subordinate Commanders - PSC).

3. GENERALITES A PROPOS DE L'ART OPERATIF

3.1 Le niveau opératif

3.1.1 Généralités stratégiques

« Pour conduire sa politique de sécurité et de défense, la France met en oeuvre une stratégie globale qui fédère les différentes stratégies correspondant aux domaines militaire, civil, économique, social et culturel de la défense .

Les forces armées participent à la stratégie globale par la stratégie générale militaire. Celle-ci a pour but d'assurer la défense des intérêts fondamentaux de la Nation, de contribuer à sa sécurité par la prévention et la résolution des crises, notamment en Europe, et enfin de concourir à la stabilité internationale.

La stratégie générale militaire trouve son application dans quatre grands domaines étroitement liés : la définition et la préparation des moyens, la participation des forces armées à l'influence de la France dans le monde, le déploiement des forces conventionnelles et leur engagement ».

Telles sont les bases définies par le concept d'emploi des forces. Il est clair que la stratégie globale, qualifiée de « combinaison des moyens dans les différents domaines militaire, économique, diplomatique sur lesquels agit le pouvoir politique pour atteindre les buts qu'il s'est fixé », s'appuie entre autres sur la stratégie générale militaire définie comme « la création, le déploiement et l'emploi de moyens militaires en vue d'atteindre les objectifs de la stratégie globale ».

Au risque d'être schématique, nous pouvons dire que la conduite générale de la guerre et des crises incombe désormais clairement au pouvoir politique au sein de la stratégie globale et que la stratégie générale militaire retrouve son champ d'application traditionnel

dans la conduite générale des opérations et des actions militaires. Les Grecs qualifiaient de stratégie, étymologiquement la science du général, la conduite de la guerre.

Pour arriver à ses fins, la stratégie générale militaire se décompose en volets complémentaires : la stratégie opérationnelle, la stratégie des moyens, plus récemment on note l'émergence des stratégies de déploiement et d'influence.

La stratégie opérationnelle, correspondant à l'ancienne stratégie sur le terrain, principalement mise en oeuvre par les grands commandements opérationnels, groupes d'armées avec des ressources rendues disponibles par la stratégie des moyens qui coordonne la logistique au niveau supérieur et l'organique.

Dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, l'évolution technologique et le contexte géopolitique ont entraîné un net recul de la stratégie opérationnelle au profit de la stratégie des moyens et de la stratégie de dissuasion. Notons au passage la déconnexion de plus en plus évidente entre la stratégie des moyens et la stratégie opérationnelle. La première est constamment en action, la seconde est virtuelle et elle n'est destinée à être mise en oeuvre, comme par le passé, qu'en cas de guerre ou d'action militaire. De plus, la stratégie des moyens est nécessairement en temps de paix le résultat d'un arbitrage par la politique de défense, au sein d'une politique globale. Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, qu'un fossé se creuse entre les besoins affichés par la stratégie opérationnelle et la réalisation des moyens.

Quant à la dissuasion, elle a relégué la stratégie opérationnelle ou stratégie d'action au rang de stratégie subalterne de la stratégie de dissuasion. En effet, la dissuasion peut se réaliser sans action, par la seule existence des forces, d'où l'importance de la stratégie des moyens. De plus, la stratégie de dissuasion se doit d'être, si elle réussit, entièrement conjecturale¹, tandis que la stratégie opérationnelle ou d'action ne peut éviter la vérification matérielle des arguments qu'elle emploie.

¹ La notion de stratégie déclaratoire fut même introduite comme pilier de la stratégie de dissuasion.

3.1.2 De la stratégie opérationnelle au niveau opératif

Aujourd'hui, dans le nouveau contexte géostratégique, la recrudescence des conflits classiques, engageant des puissances non nucléaires mais susceptibles de mettre en cause les intérêts fondamentaux de notre pays, redonne à la stratégie d'action toute sa place. Or le lien entre la stratégie et les opérations s'avère quelque peu distendu. L'époque contemporaine d'après guerre froide semble alors nous ramener cinquante ans en arrière. Faut-il pour autant restaurer la stratégie opérationnelle dans ses prérogatives d'antan? Celle-ci, comme nous l'avons vu, était principalement mise en oeuvre par les grands commandements opérationnels. Or il apparaît évident aujourd'hui que l'envergure, l'éloignement, la complexification des opérations, en raison de leur caractère nécessairement interarmées et multinational, exigent plus qu'une juxtaposition d'opérations disjointes. Il convient donc d'instaurer un véritable niveau de commandement intermédiaire entre le niveau stratégique, visant à traduire en termes militaires les intentions politiques, et le niveau tactique chargé de la conduite de l'action militaire : le niveau opératif.

3.1.3 Le niveau opératif

Le niveau opératif est instauré pour lutter contre une certaine dilution des niveaux de commandement qui peut être néfaste à l'efficacité d'ensemble. Il convient toutefois de reconnaître que l'allongement de la portée des armes, la dilatation et l'accélération des opérations, l'imbrication des activités civiles et militaires dans les crises et dans les conflits dits limités, engendrent une imbrication inéluctable des niveaux de commandement. Pour preuve, le micro-management qui conduit le pouvoir politique à intervenir directement dans des décisions opérationnelles, traditionnellement du ressort de l'autorité militaire. On constate en effet que, dans des opérations de basse intensité où la pression médiatique est extrêmement forte, certaines décisions d'ordre tactique nécessitent de remonter au plus haut niveau de responsabilité.

Dans le Glossaire interarmées de termes et expressions traitant de l'emploi des forces et des opérations, le niveau opératif est défini comme le niveau auquel une opération est planifiée, conduite et soutenue, en vue d'atteindre un objectif stratégique sur un théâtre

d'opérations. C'est le niveau de combinaison des actions interarmées sur ce théâtre sous la responsabilité du commandant de théâtre. Notons que les activités à ce niveau réalisent un lien entre la tactique et la stratégie en établissant des objectifs opératifs nécessaires à la réalisation des ambitions stratégiques. Les activités de niveau opératif intègrent une dimension spatio-temporelle beaucoup plus large que la tactique, elles assurent en particulier la définition des moyens, leur organisation, leur intégration, la définition d'une stratégie et *in fine* la conduite des campagnes, des opérations majeures et des batailles sans oublier le soutien logistique et administratif des forces.

Le niveau opératif, niveau de coordination des actions menées par les composantes de forces dans leur domaine de lutte, est gage d'une meilleure efficacité opérationnelle. Il apporte en effet souplesse d'emploi de la force, optimisation des actions, économie des moyens et continuité des effets obtenus.

Ces réflexions conduisent à souligner que le niveau opératif est toujours identifiable, quelque soit l'importance ou la nature de l'opération ; il est également décorrélé des dimensions et de la localisation du ou des PC.

3.2 L'art opératif

L'art opératif est un concept intellectuel. Il ne s'adresse pas exclusivement au niveau opératif qui est décrit dans le paragraphe précédent mais exerce son influence sur tous les niveaux de décisions et d'actions. Il représente une aide à la réflexion militaire dans son ensemble. Comme l'écrit Schevin : « La bataille est le moyen de l'opération, la tactique est le matériau de l'art opératif. L'opération est le moyen de la stratégie et l'art opératif est le matériau de la stratégie ».

L'art opératif, qui est l'art de manoeuvrer avec habileté des forces importantes sur une grande échelle, a pour but de déterminer le moment, le lieu et l'objectif primordial des forces qui seront employées et seraient susceptibles d'influer sur les dispositions de l'ennemi avant le combat. En ce sens, l'art opératif inclut les « opérations de Rosinski » appelées également opératique. L'expression de l'opératique était la manoeuvre par opposition au

combat qui était l'expression de la tactique. Pour Rosinski, « l'opératique vise la défaite de l'ennemi en l'acculant à une position défavorable, à l'extrême sans issue, en l'affaiblissant et en désorganisant sa puissance de frappe au cours de son avance ». Cependant Rosinski note que « l'opératique est toujours plus que de simples mouvements de forces vers un point plus favorable ou plus décisif ; il s'agit de mouvements dirigés ».

L'art opératif va au delà de l'opératique en effets: il préside au déploiement des forces, à leur engagement, tout autant qu'à leur retrait des batailles, ainsi qu'à l'enchaînement des batailles et des opérations majeures pour atteindre les objectifs opératifs et stratégiques.

L'art opératif est défini dans l'AJP² comme « l'emploi habile des forces militaires pour atteindre des objectifs stratégiques ou opératifs à travers la conception, l'organisation, l'intégration et la conduite des stratégies, des campagnes, des opérations d'envergure et des batailles ». Ce document reconnaît qu'il n'existe pas un unique niveau de commandement concerné par l'art opératif puisqu'à la limite l'art opératif détermine le moment, le lieu et dans quel but les forces conduiront les opérations.

L'art opératif doit permettre au commandant de la force une utilisation plus efficace et effective des ressources disponibles pour atteindre les objectifs stratégiques. Il fournit un cadre pour aider les commandants à ordonner leurs pensées dans les phases d'élaboration des campagnes et des opérations d'envergure. L'art opératif les aide en particulier à comprendre les conditions de succès avant de jeter les forces dans la bataille, évitant ainsi les engagements inutiles. Sans l'art opératif, la guerre ne serait qu'une suite d'engagements déconnectés dont la seule mesure du succès ou de l'échec serait l'attrition relative. L'art opératif, comme nous l'avons vu, exige de la hauteur de vue, mais aussi une capacité d'anticipation et une coopération interarmées et multinationale effective.

² *Allied Joint Publication* - Documents interarmées OTAN.

4. LES PRINCIPES DE L'ART OPERATIF

L'art opératif est un concept intellectuel qui repose sur des outils et sur des principes qui vont être détaillés par la suite.

Les outils, centres de gravité, point culminant, sortie de crise et lignes d'opération sont utilisés pour mettre en application les principes de l'art opératif : la synergie, la cohérence et la permanence, l'anticipation, l'équilibre, le rythme, la liberté d'action et le découpage des opérations.

4.1 Outils

4.1.1 *Les centres de gravité*

Les centres de gravité représentent les caractéristiques, capacités ou positions d'un Etat ou d'un groupe d'Etats susceptibles d'engendrer liberté d'action, puissance physique, et volonté de combattre. Cette notion facilite l'analyse des forces et faiblesses de l'ennemi aussi bien que celles de la coalition.

La théorie veut que la destruction ou la neutralisation des centres de gravité de l'ennemi est le chemin le plus direct vers la victoire. Toutefois, les centres de gravité peuvent changer en fonction du déroulement des opérations, et devenir ainsi moins aisément identifiables. L'identification des centres de gravité de l'ennemi exige une connaissance précise de son organisation, de ses méthodes de combat aussi bien que ses forces et faiblesses psychologiques et physiques.

Les centres de gravité de l'ennemi, le plus souvent très bien protégés, peuvent exiger des attaques indirects jusqu'à ce que les conditions permettent une attaque directe avec toutes les chances de succès. Le degré d'atteinte des centres de gravité ennemis est directement proportionnel au degré d'intensité du conflit et se trouve en conséquence

étroitement lié avec l'état final recherché. La maîtrise de la violence impose dans certains cas une attaque mesurée des centres de gravité ennemis.

Il est également important de clairement identifier les centres de gravité amis, de manière à les protéger en conséquence.

Certaines faiblesses ennemies, appelées points de vulnérabilité, sont également associées à la notion de centre de gravité. Il s'agit d'objectifs qui peuvent être atteints plus facilement dans la mesure où leur importance stratégique n'est pas comparable à celle des centres de gravité.

4.1.2 Les points décisifs

Les points décisifs ne sont pas des centres de gravité, ils représentent les moyens d'atteindre les centres de gravité.

Après l'identification des points décisifs sur un théâtre, un tri est effectué de façon à déterminer ceux qui conditionnent l'atteinte des centres de gravité ennemis. Ceux-ci sont traités en priorité.

Les points décisifs qui permettent au COMANFOR³ de garder l'initiative de la manoeuvre ont une importance vitale, dans la mesure où ils garantissent la liberté de manoeuvre opérationnelle.

4.1.3 Le point culminant

Le glossaire interarmées de terminologie définit le point culminant comme le « lieu ou moment où la capacité de combat de l'attaquant n'est plus supérieure à celle du défenseur ». Ce concept concerne à la fois les opérations défensives et offensives.

³ Commandant de la force (force interarmée, niveau opératif).

Le succès dans l'attaque est d'atteindre et de sécuriser son objectif avant d'atteindre son point culminant.

Le succès dans la défense est de conduire l'attaquant jusqu'à son point culminant, puis de riposter lorsqu'il a épuisé ses ressources utilisables.

La maîtrise de l'information, du combat et du soutien contribuent à repousser le point culminant.

4.1.4 La sortie de crise

Maîtriser la fin des opérations militaires en préservant les avantages acquis est une composante majeure de l'art opératif. C'est un objectif permanent de la coalition, qui a pour tâche de réunir les conditions de succès dictées par le niveau supérieur et de faire converger les actions militaires vers l'issue correspondant aux objectifs recherchés.

Les causes sous-jacentes d'un conflit (idéologiques, culturelles, religieuses, territoriales...) influencent les conditions requises pour son issue.

Les opérations militaires sont le plus souvent susceptibles d'être conclues dès l'obtention des buts stratégiques, permettant, de facto, à d'autres agences ou administration d'intervenir pour atteindre les buts politiques et diplomatiques.

Si les conditions de fin du conflit ont été correctement établies, l'ennemi ne doit plus être en mesure de reprendre les hostilités. La sortie de crise doit tenir compte de l'état militaire de fin des opérations que le niveau stratégique réclame. La tendance à vouloir une victoire rapide ne doit pas se faire au détriment de l'état final recherché.

Dès la fin des opérations militaires, il existe une période transitoire où se déroulent d'autres actions à vocation humanitaire, stabilisatrice ou autres jusqu'au retrait complet des troupes alliées. Les conditions nécessaires au bon déroulement de cette période doivent être identifiés au plus tôt de manière à faciliter l'issue des combats et la transition vers la phase postérieure aux actions militaires proprement dites.

Les opérations militaires comportent la plupart du temps des pauses ou des changements de rythme afin de laisser chaque fois que possible une possibilité de relancer des négociations au niveau diplomatique.

4.1.5 Les lignes d'opérations

Les lignes d'opérations relient les points décisifs entre eux et mènent aux centres de gravité. Il existe des lignes d'opérations terre, air et mer. A partir de celles-ci on établit une ou des lignes d'opérations interarmées qui représentent le déroulement de la campagne. Elles sont destinées à faciliter le séquençage et le découpage des opérations.

Le COMANFOR utilise des lignes d'opération pour concentrer la puissance de combat vers des objectifs recherchés. Ces lignes d'opérations sont la matérialisation de la puissance de combat dans les trois dimensions et dans le temps, elles intègrent les capacités des composantes de force et visent à la destruction des centres de gravité de l'ennemi.

4.2 Les principes

4.2.1 La synergie

Pour obtenir une synergie il faut que l'impact militaire total des forces soit supérieur à la somme de l'impact militaire des composantes de forces prises séparément.

Cet effet est renforcé par un niveau intégré de conception et de suivi des opérations et par des actions menées sur l'ensemble du théâtre.

Il s'agit de rechercher la meilleure combinaison des opérations et des forces pour réaliser une concentration maximale des effets visant à la réalisation de l'objectif militaire dans les meilleurs délais et avec le minimum de pertes.

La synergie est obtenue lorsque les actions terrestres, aériennes, maritimes, spatiales, et spéciales sont combinées et coordonnées à un niveau interarmées.

Le commandant de la force (COMANFOR) envisage, après analyse de la situation, d'engager les forces qui lui sont allouées de manière directe ou indirecte.

L'engagement direct, par exemple terre contre terre, est privilégié lorsque il existe au moins une parité avec les forces terrestres ennemies. Par opposition, l'engagement indirect est préféré lorsque le rapport de force est défavorable. La Guerre du Golfe constitue un bon exemple d'engagement indirect, les troupes irakiennes en position défensive fortifiée auraient très probablement été difficiles à déloger du Koweït par une action directe ; le choix d'un engagement indirect s'est avéré extrêmement fructueux. Cet exemple est révélateur de l'intérêt d'intégrer la synergie interarmées dans la stratégie d'action, et notamment de l'énorme potentiel dégagé par l'engagement indirect. Cette possibilité offerte par la présence simultanée de forces terrestres, aériennes, maritimes et spatiales sur un même théâtre, représente une réelle possibilité d'obtenir une valeur ajoutée de la somme des composantes engagées.

La contribution des composantes de forces est adaptable dans le temps en fonction de la nature de la menace et de données de niveaux stratégiques, opératives ou tactiques. La responsabilité du COMANFOR est d'intégrer les capacités de ces composantes, et de synchroniser leurs actions.

La notion de synergie se retrouve également dans l'interactivité des composantes de forces. Cette notion se traduit sur le terrain par les capacités de soutien d'une composante de forces par d'autres ; cela représente un moyen efficace d'augmenter la pression exercée sur l'ennemi par la concentration des feux.

La synergie, exploitée au mieux au travers des possibilités d'interaction et d'engagement indirect, est un caractère déterminant de l'art opératif.

4.2.2 La cohérence et la permanence

Une force constituée doit disposer de tous les moyens nécessaires pour lutter contre l'ensemble des capacités et des sources de puissance adverses. Elle doit être en mesure de peser sur toutes les structures ennemies de manière aussi simultanée et permanente que possible.

Le degré de permanence et de cohérence d'une force est apprécié relativement aux possibilités de l'adversaire et aux dimensions du théâtre d'opération.

Le but à atteindre est de laisser le moins de possibilités à l'ennemi d'exploiter une carence ou une faiblesse de la force constituée. En particulier, la capacité alliée d'intervenir dans la profondeur du théâtre est déterminante car elle offre la possibilité de détruire le potentiel ennemi avant qu'il ne puisse peser directement sur le déroulement des campagnes et des opérations.

4.2.3 L'anticipation

Pour imposer sa volonté dans le temps et sur le terrain, la coalition recherche les moyens de savoir avant et d'agir avant l'adversaire. Il s'agit de garder l'initiative et la capacité d'agir sans être conduit à une attitude réactive.

L'anticipation, qui s'exerce dans tous les domaines de lutte, repose sur une planification efficace. Au niveau opératif, les planificateurs et décideurs doivent posséder une vue globale de la situation de manière à pouvoir exploiter les opportunités susceptibles d'apparaître au cours de la campagne.

La maîtrise du renseignement permet au COMANFOR de déterminer les modes d'action les plus probables de l'ennemi. Cela facilite largement les possibilités d'anticiper sur la manœuvre adverse.

4.2.4 L'équilibre

On mesure l'équilibre d'une force à sa capacité d'action ou de réaction. Cet équilibre repose sur la nature et le rythme des opérations conduites pour affecter l'équilibre ennemi ainsi que sur les principes de concentration des forces, d'économie des moyens et de liberté d'action.

Préserver la capacité d'action ou de réaction des composantes de force est une priorité de l'art opératif. Une combinaison judicieuse des opérations menées par les différentes composantes de force est le gage du maintien de la capacité d'action ou de réaction de celles-ci.

4.2.5 Le rythme

Le rythme des opérations n'a jamais cessé d'augmenter en concomitance avec les avancées technologiques. Les doctrines ont également évolué en conséquence.

Le COMANFOR soutient un rythme d'opérations exploitant au mieux les capacités des forces qui lui sont allouées.

Le rythme des opérations inclut une gestion maîtrisée du temps. L'emploi de la force et de ses points d'application est synchronisé dans le temps, dans l'espace, et dans les effets recherchés.

4.2.6 La liberté d'action

La portée opérationnelle représente une limite de la liberté d'action. Elle est traduite par la distance à laquelle il est possible d'employer et de concentrer de manière décisive la puissance militaire. La portée est dépendante des aspects géographiques du théâtre. On peut optimiser la liberté d'action en positionnant des forces plus en avant et en améliorant les capacités de transport et la praticabilité des voies de communication.

Le positionnement des forces est un fondement de l'art opératif dans la mesure où il conditionne des facteurs essentiels de la puissance de combat comme par exemple le taux de sorties, ou les possibilités de ravitaillement.

Le positionnement est souvent soumis à des considérations politiques et diplomatiques et devient un point critique d'interaction stratégique, opératif et tactique. Le choix de la plateforme d'Al Ahsa, pour le stationnement des forces aériennes françaises au début de l'opération *Desert Shield* en est un bon exemple. L'option stratégique imposait une certaine indépendance, les impératifs tactiques et opérationnels s'appuyaient sur les capacités de transmission et sur le rayon d'action des chasseurs.

4.2.7 *Le découpage des opérations*

Le COMANFOR détermine le meilleur découpage des opérations principales. Ce découpage consiste le plus souvent en une combinaison d'opérations menées, de façon séquentielle ou simultanée, en vue d'atteindre l'état final recherché dans les meilleurs délais et au moindre coût humain et matériel. Le découpage des opérations prend en compte la géographie du théâtre, les possibilités de ravitaillement, la consommation des munitions, les capacités des renforts ennemis et l'impact de l'usage de la force sur l'opinion publique. La nature dynamique des opérations modernes complique les décisions relevant du découpage des opérations ; celui-ci doit donc garder une certaine flexibilité.

Le découpage des opérations principales repose directement sur le phasage. Une phase représente une période durant laquelle une grande partie de la force est engagée dans des activités similaires ou concourantes.

Le phasage est séquentiel ou simultané. Il permet de mieux cerner les possibilités d'atteindre les objectifs principaux dans la mesure où le plus souvent ils ne peuvent être atteints en même temps.

La logistique intervient pleinement dans le phasage des opérations qui doit tenir compte des possibilités d'acheminement du ravitaillement vers les zones de combat. Cela

détermine les priorités des services et du soutien et conditionne les possibilités de passage d'une phase à l'autre. Ainsi, la logistique est une des clés du découpage des opérations et est une responsabilité de niveau opératif.

5. LA SYNERGIE INTERARMEES

5.1 Définitions

Le dictionnaire exprime la synergie dans les termes suivants : action coordonnée de plusieurs organes, association de plusieurs facteurs qui concourent à une action, à un effet unique.

Cet effet unique, dans le domaine militaire, se concrétise sur le terrain par le succès d'une opération. Il relève d'une conjonction de facteurs tels que les choix amont en matière d'équipements des forces, la mise en condition des troupes afin de leur donner une réelle aptitude à remplir les missions susceptibles de leur être confiées, et enfin les choix opératifs et tactiques qui rythment les opérations.

5.2 Concept, doctrine, compétence

L'ensemble des facteurs qui viennent d'être énoncés ne créent d'effet de synergie que si, suivant la définition précédente, ils sont coordonnés et/ou associés. De plus l'interdépendance évidente de ces facteurs rend la tâche ardue. Ce sont donc les choix en matière de concept qui constituent le support, le liant, de ces facteurs. Pour obtenir une cohérence globale de l'outil militaire, il est nécessaire de s'appuyer sur une doctrine interarmées susceptible de guider la mise en œuvre des moyens.

La synergie repose également sur une notion plus difficile à appréhender: la qualité des individus et leur emploi au bon endroit et au bon moment. Il s'agit d'exploiter au mieux les expertises.

Il faut souligner qu'un certain nombre de paramètres sont imposés aux militaires. Les principaux sont le format décliné à partir du scénario le plus dimensionnant et les missions qui leurs sont confiées en permanence. A partir de là, les autorités militaires cherchent les

meilleurs compromis humains, matériels et économiques pour être aptes à répondre aux missions précisées dans le concept d'emploi. La synergie est l'outil qui permet le plus souvent de réaliser une mission avec un format imposé.

Une doctrine interarmées d'emploi des forces et l'expertise des militaires constituent les conditions initiales nécessaires à l'obtention d'une synergie; il y a d'autres conditions qui doivent être réunies si l'on souhaite obtenir une cohérence globale. Il s'agit dans le domaine de l'emploi des forces d'une cohérence inter-niveaux et intra-niveaux, et dans le domaine de la préparation des forces d'axes d'efforts humains, économiques et matériels.

5.3 Emploi des forces

5.3.1 Cohérence inter-niveaux

L'effet unique à obtenir lors d'opérations militaires repose en grande partie sur une cohérence totale entre les niveaux stratégiques, opératifs et tactiques. L'état final recherché en est la traduction concrète. Il est établi par le haut niveau stratégique, qui est responsable de la stratégie globale, traduit par les planificateurs en termes de campagnes, de phases..., et obtenu concrètement sur le champ de bataille. La moindre discontinuité entre ces niveaux de responsabilité est extrêmement préjudiciable et compromet le processus menant à la victoire. L'intervention américaine en Somalie est une bonne illustration des conséquences d'une discordance inter-niveaux. Le changement de mission (de soulagement de la famine en opération militaire et chasse à l'homme) n'a pas été suivi de mesures demandées par les autorités militaires de renforcement de la force de réaction rapide avec des chars et des véhicules blindés. De plus le lieutenant-général Montgomery, chef des forces américaines en Somalie n'avait pas le contrôle opérationnel de toutes les forces déployées; cela introduit une incohérence dans le dispositif entre les niveaux opératifs et tactiques. L'engagement majeur, survenu le 3 octobre 1993, a conduit 18 soldats à la mort et a fait 75 blessés dans les rangs américains. Les troupes américaines se retiraient quelques mois plus tard.

5.3.2 *Cohérence intra-niveaux*

De la même manière qu'entre les niveaux, la cohérence au sein de chaque niveau est le gage d'une synergie qui vise à faire concourir des organes non militaires et des composantes de forces pour aboutir à un résultat commun.

C'est au niveau stratégique qu'appartient la coordination de l'action militaire proprement dite avec d'autres organismes ou administrations ayant un rôle à jouer dans l'état final recherché. Pour des interventions à caractère humanitaire, l'outil militaire est mis en place le plus souvent pour permettre aux organisations ayant cette vocation de l'exercer dans les meilleures conditions. Le niveau stratégique assure également l'interface civilo-militaire et la communication médiatique.

La synergie au niveau stratégique représente donc la gestion et la coordination des activités militaires ainsi que toutes les autres parties prenantes à vocation humanitaire, juridique, de maintien de l'ordre, etc.. La finalité d'une opération ne se limite pas à la victoire militaire; celle-ci ne représente qu'un moyen pour une coalition ou un Etat d'aboutir à un état final ayant des visées territoriales, humanitaires, nationalistes, ethniques,....

Le niveau stratégique fixe de manière précise l'état final militaire recherché. Le niveau opératif se voit confier le contrôle opérationnel de composantes de forces et la responsabilité de planifier et de conduire la ou les campagnes militaires. C'est à ce niveau, comme explicité dans le chapitre précédent traitant de l'art opératif, que la synergie interarmées trouve son plein intérêt.

L'association de facteurs conjugués dans une action sur le terrain se traduit au niveau opératif par les notions de commandants concourants et menants, d'engagements directs et indirects, de démarche capacitaire. Ces termes sous-tendent une réelle prise en compte des possibilités offertes par la composition, la combinaison des composantes de forces terrestres, maritimes et aériennes. Mais il faut surtout y voir la dimension interarmées à présent incontournable, des actions militaires.

C'est finalement au niveau tactique qu'il revient de concrétiser les décisions amonts. Les composantes de forces doivent être en mesure de mener ou de concourir à l'action globale, en fonction de la phase, du théâtre et des orientations prises par les niveaux supérieurs. La synergie est obtenue à ce niveau par l'aptitude de chaque composante de forces à s'inscrire dans la démarche globale et à connaître les capacités des autres composantes. Sur un champ de bataille, on raisonne à présent en termes de capacités. Les armées de terre, de l'air et la marine ne peuvent plus se satisfaire de combattre suivant leurs capacités respectives, mais doivent mesurer la meilleure façon de les combiner, c'est bien là qu'est la synergie !

5.4 Préparation des forces

Après avoir examiné les possibilités ouvertes par l'application de la synergie pour l'emploi des forces, il s'agit à présent de chercher les moyens de les former au mieux pour qu'elles répondent au besoin édicté par leur concept d'emploi. Autrement dit comment leur donner l'expertise *ad-hoc*.

5.4.1 Aspects économiques

En période de restriction budgétaire, le format des armées est revu périodiquement à la baisse, toutefois les missions ne sont pas systématiquement corrigées en conséquence. Il faut alors réaliser une savante alchimie pour retrouver une adéquation format-missions. La synergie est l'outil de prédilection de cet alchimie, elle permet par association de plusieurs facteurs de parvenir au but recherché. Les armées se sont tournées par exemple vers les technologies duales qui permettent de réduire considérablement les coûts de développement. Des services, des compétences, des flottes de maintenance ont déjà été regroupés à un niveau interarmées ou confiés à des sous-traitants civils. Globalement, l'outil militaire, soumis en permanence à des contraintes d'ordre économique, est adapté, regroupé, optimisé pour améliorer le rapport coût / efficacité de son emploi. Les synergies tous azimuts jouent un rôle fondamental pour réaliser l'adéquation format-missions.

5.4.2 *Aspects humains*

Les unités sont entraînées pour être en mesure d'exploiter au mieux le matériel qui leur est confié. Pourtant nous avons vu précédemment que cette vision était par trop réductrice et qu'il serait souhaitable qu'elles sachent aussi comment combiner leurs capacités avec des unités d'autres composantes de forces. Ainsi les composantes de forces s'entraînant ensemble peuvent mieux appréhender leurs capacités respectives et surtout mieux exploiter la synergie née de la combinaison de leurs capacités respectives sur le terrain. La synergie joue dans ce cas le rôle de multiplicateurs de forces. Moins de forces pour un effet égal ou supérieur, c'est encore un moyen, humain cette fois, d'adapter le format à la mission.

Pour aboutir à ce résultat, il est évident que la dimension interarmées doit être présente dans l'esprit de chacun, depuis les plus hautes autorités militaires jusqu'à l'exécutant. Il s'agit en quelque sorte d'une expertise « élargie ». Les compétences des unités ne sont plus strictement limitées à la mise en oeuvre de leurs moyens mais comprennent aussi une connaissance complémentaire des capacités d'unités appartenant à d'autres composantes de forces. Il en va de même dans ce contexte de l'expertise requise pour les militaires appelés à servir au niveau opératif.

5.4.3 *Aspects matériels*

Disposer du bon outil au bon moment, est un véritable défi pour les armées modernes. Avant l'effondrement de l'empire soviétique, la stratégie d'équipement était relativement aisée: il fallait disposer d'une supériorité technologique susceptible de compenser le rapport de forces qui était estimé à un contre huit. Depuis quelques années, les matériels sont développés pour répondre aux quatre grandes catégories de missions confiées aux armées: dissuasion, protection, prévention, projection. Si les deux premières missions s'inscrivent dans la continuité de la guerre froide, les deux autres sont nouvelles. La prévention a demandé un réel effort dans le domaine spatial, et dans le recueil du renseignement de théâtre. La projection reste problématique; comment passer en une dizaine d'années, de forces majoritairement positionnées dans l'Est ou en Allemagne attendant patiemment une offensive soviétique, à des troupes projetables à la demande ? La difficulté n'est ni humaine,

ni économique, elle est matérielle. Les forces sont équipées de blindés lourds, de bombardiers dont la polyvalence est relativement limitée, de moyens aériens inter-théâtre très limités, de bâtiments à vocation amphibie en quantité insuffisante.

Ce court point de situation montre que la stratégie génétique est un axe d'effort déterminant pour les armées dans les années à venir. Il s'agit de réaliser et d'être en mesure d'associer des matériels pour un effet unique : la projection des forces. Nous sommes bien à la recherche d'une synergie de conception, de compatibilité et d'interopérabilité des équipements futurs de nos forces. La mission de projection est dimensionnante pour la politique actuelle et future d'équipement des armées. Elle impose, pour des raisons évidentes de cohérence, une réflexion à un niveau interarmées de la stratégie d'équipement.

La synergie interarmées, en termes de matériels, doit intégrer le domaine capacitaire. En période de restrictions budgétaires, la démarche capacitaire permet d'éviter le recouvrement et la redondance de matériels, équipant différentes composantes de forces, mais ayant les mêmes effets. Il faut rechercher la complémentarité des capacités à un niveau interarmées.

La projection de forces se conçoit à présent en termes de capacités et à un niveau interarmées, la stratégie génétique doit être adaptée dans ce sens. C'est à cette condition que la synergie interarmées trouve son plein intérêt en concrétisant ses effets jusqu'aux niveaux opératifs et tactiques.

6. PROSPECTIVES

6.1 Joint vision 2010

Le document « Joint Vision 2010 », approuvé par le Président du *Joint Chiefs of Staff* (équivalent américain du Chef d'Etat Major des Armées) en juillet 1996, procure aux forces armées américaines un cadre conceptuel pour réfléchir à leur avenir. Il est déjà notable qu'un tel document soit « *joint* »⁴ et qu'il soit à la source de documents produits par chaque armée. L'habitude est plutôt de travailler à l'envers et de partir des documents rédigés par chacune des armées pour en établir une synthèse.

La finalité, présentée par ce document, est d'atteindre une domination absolue sur l'ensemble de l'éventail des opérations militaires (« *full spectrum dominance* ») par l'application de quatre nouveaux concepts opérationnels : la manoeuvre de supériorité, l'engagement de précision, la protection tout azimut et la logistique focalisée (« *dominant maneuver, precision engagement, full-dimensional protection, focused logistics* »).

Ce but pourra être atteint grâce aux technologies émergentes au premier rang desquelles il faut citer les technologies de l'information; elles permettent, en effet, de réunir, exploiter et distribuer un flot continu d'informations tout en empêchant l'adversaire de faire de même. Il s'agit d'acquérir ce qui est appelé une supériorité de l'information (« *information superiority* ») qui comprend trois composantes : les systèmes d'information, la masse de données pertinentes à collecter et présenter, les opérations d'information qui peuvent constituer en elles même un domaine de lutte. On souligne également la nécessité de

⁴ interarmées

développer des systèmes « *born joint* » (« nés interarmées », conçus interarmées dès le départ).

On peut citer également les progrès techniques faits sur les armes de grande précision et de longue portée et sur la furtivité. Si l'on se place du point de vue de la menace, on peut noter que l'adversaire aussi peut profiter des progrès techniques et que « les technologies modernes peuvent faire d'une puissance de troisième zone une menace de premier ordre »⁵. Est particulièrement dénoncée ici la menace que représentent les armes de destruction massive.

Bien sûr, on retrouve ici l'idée qu'une révolution dans les affaires militaires (« *revolution in military affairs* », RMA) est en cours. Le document présente plusieurs RMA ayant marqué l'histoire: la transformation de l'armée française à la fin du XVIII^e siècle, la guerre sous-marine à outrance, le Blitzkrieg, le bombardement stratégique aérien, les missiles nucléaires intercontinentaux. Certaines de ces révolutions ne sont d'ailleurs que conceptuelles et non liées à des progrès de la technique. Mais, il existe une conviction forte qu'une RMA se produit de nos jours autour de trois pôles : les armes de précision à longue portée, les technologies de l'information, les applications des systèmes spatiaux.

Revenons à nos quatre concepts opérationnels pour préciser ce qu'ils recouvrent:

- la manoeuvre de supériorité permet une application de capacités — capacités d'information, d'engagement et de mobilité — à positionner et employer des forces interarmées afin d'accomplir les tâches opérationnelles fixées. On devrait être capable vers 2010 de réussir un effet de masse, nécessaire concentration de puissance au bon endroit au bon moment, sans pour autant avoir besoin de concentrer physiquement ses forces comme par le passé. En simplifiant, il devrait être possible de concentrer les feux sans concentrer les moyens. Cette idée récente mais déjà connue en France paraît être la plus prometteuse de celles qui sont développées dans le document.
- l'engagement de précision consiste en une réunion de systèmes qui permet à nos forces par une organisation réactive du commandement, de localiser l'objectif, de produire les

⁵ Dick Cheney, ancien ministre de la défense

effets désirés, d'estimer le niveau de succès atteint et de garder la flexibilité nécessaire à un nouvel engagement selon les besoins.

- la protection tout azimut regroupe les capacités offensives et défensives nécessaires à la protection à tous les niveaux de nos forces et de leurs points d'appui contre des attaques adverses tout en maintenant notre liberté d'action pendant le déploiement, la manoeuvre et l'engagement. Le degré de protection de nos forces doit être le même quels que soient l'opération et son environnement. C'est ici qu'on voit l'influence du « zéro mort ».
- la logistique focalisée fusionne les techniques de l'information, de la logistique et du transport pour répondre rapidement à une situation de crise, pour suivre de façon précise les forces même quand elles sont déployées et pour livrer des soutiens adaptés exactement aux besoins directement aux différents niveaux d'une opération.

Les progrès techniques ne doivent cependant pas occulter la part toujours aussi indispensable que l'homme continue de prendre dans le succès d'une opération. En outre, une trop grande confiance dans les solutions techniques peuvent accroître le risque d'échec. Ce point est important: une analyse trop rapide de la doctrine américaine pourrait laisser penser que l'on va vers une guerre « presse-bouton » dans laquelle l'homme, que l'on cherche à protéger à tout prix (« zéro mort »), aurait un rôle mineur. Cette interprétation est vigoureusement rejetée par, entre autres, le général Reimer, chef d'état-major de l'US Army. Il reste qu'une certaine naïveté dans l'expression de l'importance de l'homme dans le règlement des conflits peut être rencontrée dans ce document : « on atteint mieux certains objectifs avec l'homme qu'avec la technique ». Cette naïveté produit un effet inverse à celui qui est recherché. D'autre part, on peut noter le souci de rester interopérable avec les alliés qui sont, en effet, déjà dépassés par la course technologique dans un certain nombre de domaine ; la nécessaire formation de l'individu, qui doit faire face habituellement au flot d'informations et peut en être brutalement privé, est elle aussi évoquée. Enfin, le principe de la centralisation du contrôle et de la décentralisation de l'exécution n'est pas remis en cause. C'est au moins ce qui est dit, mais il y a sur ce point quelques soucis à se faire ; le texte dit que « le commandant de l'avenir devra résister à la tentation de centraliser l'exécution ».

Six domaines critiques, dans lesquels des changements doivent être menés au bon moment, ont été identifiés. Ils touchent au personnel, au commandement, à la doctrine, à la formation et à l'entraînement, à l'organisation et, enfin, au matériel.

6.2 Application au cas français

Reprenons les quatre grandes fonctions stratégiques telles qu'elles sont définies dans le concept d'emploi des forces et regardons quel éclairage nouveau apporte le document qui nous intéresse.

- Dissuasion : cette fonction est justifiée par l'analyse de la RMA en cours ; en effet, si « une nation de troisième zone » peut devenir « une menace de première ordre » grâce, en particulier, aux armes de destruction massive, le nombre de « clients » de la dissuasion ne risque pas de diminuer, bien au contraire. Notons, par ailleurs, que la dissuasion est sans doute le domaine qui a fait le plus l'objet d'une approche interarmées dans la panoplie française et ceci dès sa conception. Elle est vraiment « *born joint* ».
- Prévention : renseignement et forces prépositionnées sont les deux outils de cette fonction stratégique. L'importance du renseignement d'origine spatiale n'a pas échappé à la France qui tente d'être présente dans ce créneau. Les applications des systèmes spatiaux sont bien identifiées par le document comme constituant l'un des trois piliers de la RMA en cours. Les forces prépositionnées outremer sont peut être celles qui, depuis longtemps et par leur isolement même, ont le plus l'expérience de l'interarmées en opération comme dans les soutiens.
- Projection : concept interarmées s'il en est, la projection a sans doute quelques idées à prendre dans la doctrine américaine. En effet, la géographie impose aux Etats-Unis de ne concevoir d'opérations militaires que projetées. La « manœuvre de supériorité » nous donne l'idée de concentrer la puissance plutôt que les masses, « l'engagement de précision » souligne l'importance des armes nouvelles (grande portée, grande précision) et la « logistique focalisée » nous rappelle qu'il faut durer au moindre coût ce qui n'est

possible qu'en ayant une connaissance suffisamment fine des besoins. La « protection tout azimuth » est peut être traditionnellement plus éloignée de notre culture, un peu moins sensible à l'effet du « zéro mort » que celle d'outre Atlantique, mais le progrès des techniques donne à nos adversaires potentiels des armes de plus en plus efficaces. Il est peut-être temps de se doter des capacités correspondantes (SEAD par exemple).

- Protection : il s'agit, dans notre concept français, d'une idée très liée au territoire national qui a connu bien des invasions au cours des siècles, invasions qui ont épargné le territoire des Etats-Unis. Il n'y a donc pas vraiment d'enseignement à tirer de la doctrine américaine sur ce point.

Globalement, le concept français, on le voit, ne présente pas de lacune criante par rapport à la vision américaine à moyen terme (2010).

7. CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous constatons que l'histoire militaire de ce siècle a introduit le niveau opératif qui s'impose à présent comme un élément indispensable à la réalisation des campagnes militaires. Il faut noter que ce niveau n'est pas lié à la dimension de la crise et que sa localisation sur le théâtre ne s'impose pas nécessairement. Toutefois il semble difficilement réalisable de s'en affranchir, dans la mesure où ce niveau est le seul à même de traduire les volontés stratégiques en ordres tactiques et d'extraire en retour les informations nécessaires aux décideurs. Le niveau opératif est l'élément dynamique de l'itération action - décision.

L'art opératif, par contre, est un concept intellectuel qu'il faut décorrélér du niveau du même nom, et dont les outils et les principes qu'il représente s'appliquent au monde militaire dans sa globalité.

La synergie interarmées repose, selon nous, sur l'expertise des militaires et sur une doctrine acceptée par tous. Cela peut se traduire par le triptyque suivant:

- volonté de coopérer
- connaissance mutuelle
- unité de doctrine.

A partir de là, nous découvrons que la synergie trouve sa place dans tous les domaines et qu'elle est le gage de l'exploitation optimale des moyens mis à la disposition des armées.

Les études prospectives confirment la place du niveau opératif pour les dix ans à venir. Certaines avancées technologiques dans le domaine des transmissions transhorizons ou satellitaires pourraient autoriser de ne pas déployer l'échelon opératif sur le théâtre. Cela suppose qu'il faudra, dans une réflexion amont, mesurer le rôle et la dimension humaine que tient le niveau opératif au sein d'une coalition.

8. BIBLIOGRAPHIE

- André Beaufre: Introduction à la stratégie, Paris 1963.
- Carl von Clausewitz: Vom Kriege, 19^{ème} édition, Bonn 1980.
- Hervé Coutau-Bégarie: Traité de Stratégie, Paris 1999.
- Karl-Heinz Frieser: Blitzkrieg-Legende, München 1996.
- Karl-Georg Habel: Die Generalstabsreisen als Mittel operativer Schulung: Historische Entwicklung - Methode für heute?, dans : Bundesministerium für Verteidigung - Fü S I 7 (éd.), Festschrift zur Entlassung der Absolventen des Jahrgangs 1992 des Verwendungslehrganges Generalstabs-/Admiralstabsdienst der Führungsakademie der Bundeswehr, Bonn 1995.
- Baron Antoine-Henri de Jomini: Abriß der Kriegskunst, Berlin 1881.
- Helmuth von Moltke: Über die Strategie, dans : Großer Generalstab - Kriegsgeschichtliche Abteilung (éd.), Moltkes Taktisch-strategische Aufsätze aus den Jahren 1858 bis 1869 (mit 22 Karten), Berlin 1906.
- Lucien Poirier: Les Voix de la stratégie, Paris 1985.
- Charles C. Krulak: Doctrine for joint Force Integration, Joint Force Quarterly Winter 1996-1997.
- William A. Owens: Living Jointness, Joint Force Quarterly Winter 1993-1994.
- Frederick R. Strain: The New Joint Warfare, Joint Force Quarterly Autumn 1993.

Military Agency for

Standardization: Allied Joint Operations Doctrine AJP-01 (A), NATO
September 1998.

Commandement de la Doctrine

et de l'Enseignement Supérieur: Objectif Doctrine, janvier 1999.

U.S. Department of Defense: Joint Doctrine Publications.